Quand l'histoire de la révolution russe s'écrivait au présent

Emilia Koustova

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1448>

DOI : 10.4000/elh.1448

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2018

Pagination : 117-128

ISBN : 978-2-271-12431-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Emilia Koustova, « Quand l'histoire de la révolution russe s'écrivait au présent », *Écrire l'histoire* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1448> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1448>

Quand l'histoire de la révolution russe s'écrivait au présent

Beaucoup a été dit et écrit sur la construction du mythe de la révolution bolchevique, et le centenaire de 1917 a offert l'occasion d'y revenir à travers divers colloques, publications et expositions¹. Que ce soit en Russie ou à l'étranger, cette commémoration a témoigné, une fois de plus, de la centralité d'Octobre dans la mémoire de 1917, centralité qui a souvent conduit à laisser dans l'ombre la première secousse qui, en février 1917, avait renversé le tsarisme et lancé la séquence révolutionnaire².

Au moment des faits, pourtant, l'importance cruciale de ces quelques journées qui avaient balayé une autocratie séculaire fut reconnue de tous. Comme l'écrivait dès le 3 mars 1917³ dans les pages d'un journal moscovite Nikolaï Oustrialov, professeur de droit et futur leader du mouvement Changement de jalons : « Quelque chose de colossal, de grandiose, d'inédit dans l'histoire russe vient d'avoir lieu. Le "nouveau pouvoir" correspond à une nouvelle période dans la vie de la Russie. Toute l'organisation de notre vie, tout son style va désormais

changer⁴. » Contrairement à Octobre, souvent désigné, surtout au début, par le vocable *perevorot* [retournement, coup d'État], Février fut immédiatement qualifié de « révolution », voire de « Grande Révolution russe », et doté du statut d'événement historique majeur. Avec une vitesse surprenante, les éléments d'un récit, les bases d'un futur mythe – qui allait cependant avoir un destin des plus ambigus – furent mis en place, s'articulant autour d'un nombre de personnages, moments, lieux, gestes et idées clés. Si les quotidiens jouèrent un rôle essentiel dans la production de cet événement et dans l'élaboration de son premier récit, d'autres supports – cartes postales, presse illustrée, almanachs, brochures, calendriers – s'y joignirent rapidement, bénéficiant de la suppression de la censure et de l'explosion de l'écrit⁵. La précocité et l'ampleur de cette production d'une « histoire à chaud » méritent qu'on s'y intéresse pour tenter d'esquisser les temporalités, les formes et les structures du premier récit de Février.

Une rapide mise en récit de l'événement

Les journaux constituèrent l'un des espaces clés où la révolution de Février se produisit, et ce à double titre. Obéissant aux logiques propres aux champs médiatique et politique du ^{xx}^e siècle, elle y fut construite en tant qu'événement⁶. Mais avant même que cette construction ne se fasse, la parution, après quelques jours d'interruption, de premiers numéros annonçant l'insurrection à Petrograd constitua un acte révolutionnaire par excellence, participant à l'avènement de la révolution partout en Russie⁷. Cette dimension, qu'on est tenté de qualifier de performative, se manifesta avec une force particulière en province. Alors qu'à Petrograd, depuis le 23 février, les foules envahissaient les rues, contestant l'ordre tsariste, en province, rien n'annonçait *a priori* un proche renversement du tsarisme ; les derniers jours de février, les journaux évoquaient à peine, recourant à la langue d'Ésope, les préoccupations liées au ravitaillement de la capitale ou une certaine agitation au sein du Parlement, la Douma. Ensuite, entre le 27 février et le 5 mars, avec parfois un décalage de quelques jours selon les lieux, la sortie des quotidiens fut interrompue. Cette absence constitua le signe le plus tangible – parfois le seul – des bouleversements qui se déroulaient dans la capitale et que le reste de l'Empire ne pouvait que deviner⁸. Quand les journaux reparurent, avec « Vive la Russie libre ! » en gros titre, leur sortie sans censure, rendue possible par la mise à l'écart des autorités tsaristes locales au profit d'organes révolutionnaires à peine formés, signifia l'avènement de la révolution à l'échelle locale et nationale.

Tout en couvrant l'actualité, ces premiers numéros postrévolutionnaires

cherchèrent à reconstituer de façon chronologique le déroulement des faits depuis le 23 février. Pour que l'événement agisse « à la façon d'un diapason », en « organis[ant] un horizon commun⁹ », il fallut vite rattraper ces quelques jours durant lesquels une distance immense, séparant deux époques, deux régimes, s'était creusée entre la capitale, où le sort du soulèvement se joua dans les rues, et les villes de province, où tout semblait suspendu à la volonté du gouverneur et de la censure.

La première trame du récit de Février esquissée par les journaux le fut de façon encore éclatée, à travers une multitude d'informations peu hiérarchisées qui, en s'agrégeant, donnaient une image de l'événement dans toute sa gravité et dans toute son ampleur. Quelques sujets, acteurs et moments forts se dégageaient néanmoins : le retournement des troupes et les scènes d'affrontements dans les rues ; l'action de la Douma, ses tentatives pour négocier avec le tsar, puis la formation du Comité provisoire et du Gouvernement provisoire ; la naissance du Soviet de Petrograd ; l'abdication de Nicolas II.

Cette trame devait servir de base aux récits plus développés et mieux structurés qui n'allaient pas tarder à paraître, notamment dans les magazines illustrés¹⁰ ainsi que sous forme de brochures produites *ad hoc*.

Parmi les magazines, certains furent à même d'offrir une première couverture dès la mi-mars. Celle-ci se limita d'abord à la reproduction de quelques déclarations et à la publication de premières images. Ainsi, dans son premier numéro post-Février, daté du 18 mars, le principal magazine illustré russe

Niva publia les portraits des nouveaux ministres, le texte de l'abdication du tsar et quelques autres documents. Le 2 avril, après une interruption de six semaines, une autre revue illustrée hebdomadaire, *Lukomor'e*, publia un numéro triple qui portait déjà une empreinte révolutionnaire bien plus forte. Outre un article sur le penseur anarchiste Piotr Kropotkine, il offrait un grand nombre de photos et de dessins illustrant les événements de Petrograd, ainsi qu'un long récit chronologique de leur déroulement, depuis la veille des premières manifestations jusqu'au 2 mars, date de la formation du Gouvernement provisoire et de

l'abdication du tsar¹¹. Cette « histoire à chaud » bien précoce se distinguait par le fait qu'elle était écrite au passé, avec une distance assumée face aux événements survenus quelques semaines plus tôt, comme en témoignait son titre, « Ces journées mémorables », et sa conclusion : « Ainsi se terminait la série d'événements historiques qui ont eu lieu durant ces journées mémorables. » À cette volonté de tirer un trait sur le soulèvement populaire en l'enfermant dans un passé bien délimité correspondait le souci de rendre les événements intelligibles en les structurant autour de quelques épisodes clés et en dégageant leurs logiques.

« Les journées de Février à Petrograd ». *Niva*, n° 11-12, 25 mars 1917.
© Bibliothèque de l'Institut d'études slaves.

Ces mêmes logiques et ces mêmes épisodes se retrouvent dans nombre d'histoires de Février éditées sous forme d'ouvrages. La plupart du temps, peu de choses sont connues de ces dizaines de brochures qui, dès mars-avril 1917, construisirent un récit de Février¹². Publiées de façon souvent anonyme, elles furent parfois signées par des journalistes, des écrivains ou des hommes politiques connus, tels Viktor Tchernov¹³, leader des socialistes-révolutionnaires, ou Èmilija Pimenova, journaliste et traductrice proche des mencheviks¹⁴. Certaines d'entre elles parurent dans des typographies appartenant à des partis de gauche, très actifs dans le domaine¹⁵, ou à des institutions, tel le Comité provisoire de la Douma¹⁶. D'autres sortirent chez des éditeurs spécialisés dans la littérature populaire, parfois au sein de collections spéciales lancées au lendemain de la révolution et destinées à diffuser les rudiments de connaissances relatives au fonctionnement des régimes démocratiques¹⁷. Toutes témoignaient de la même volonté de faire connaître le déroulement de Février et d'en expliquer la signification aux couches les plus larges, jusqu'au menu peuple, conduisant certains auteurs à adopter une langue très simple et un style inspiré du folklore¹⁸.

Cette production semblait répondre à une demande forte, comme en témoigne l'histoire du récit rédigé par Vladimir Korolenko, écrivain et journaliste réputé. Publiée pour la première fois le 2 mai 1917 dans le quotidien *Russkie vedomosti*, sa version de Février, intitulée *La Chute du pouvoir tsariste* (*Récit des événements en Russie, adressé au peuple*), fut immédiatement reprise sous forme de brochure. Sollicité de toutes parts, Korolenko autorisa la reproduction de son texte, à titre gracieux, par tout éditeur proposant des livres bon

marché. Pour la seule année 1917, *La Chute du pouvoir tsariste* connut 39 éditions, avec un nombre total d'environ 600 000 exemplaires, parus à Petrograd, à Moscou et dans de nombreuses villes russes, mais aussi à Lausanne, Berlin ou New York¹⁹. À l'instar de nombreux autres auteurs, Korolenko destinait explicitement son texte au public populaire, comme en témoigne la simplicité de son style. Les élites n'étaient cependant pas oubliées : dès le 4 mars, le journal *Ulro Rossii* [Le matin de la Russie] proposait en souscription un « luxueux ouvrage artistique » qui devait décrire le déroulement de la révolution à l'aide de « nombreux dessins et photographies » et grâce aux contributions des « meilleures forces littéraires, ainsi que d'acteurs directs de la Révolution²⁰ ». Le prix de ses six volumes de grand format devait atteindre 14 roubles, alors que les versions plus modestes de l'histoire de Février coûtaient autour de 0,2-0,4 rouble.

Au demeurant, l'ouvrage de Korolenko n'était pas le seul à se fonder sur une publication déjà parue dans la presse quotidienne. Dans une quête d'immédiateté, plusieurs éditeurs et auteurs des premières brochures s'appuyèrent sur des articles de journaux en les reprenant tels quels ou en opérant des compilations²¹. Ils le firent d'autant plus volontiers qu'il s'agissait parfois d'informations uniques, venant des acteurs et des témoins des événements clés, telle l'abdication du tsar. De la sorte, plusieurs ouvrages reprirent les propos du général Rouzski et du député Choulguine, ainsi que le reportage d'Alexandre Tamarin, envoyé spécial du quotidien *Ulro Rossii*, qui avait suivi le train du tsar et récolté des témoignages sensationnels – et parfois contestés – sur les circonstances de son abdication²².

Aussi bien la presse que les brochures reproduisaient par ailleurs volontiers toutes sortes de documents : proclamations, appels, ordres, manifestes. Conférant un caractère documentaire au récit, leur intégration contribuait à créer l'image d'un processus vite maîtrisé, ordonné, constructif ; la multiplicité des institutions, anciennes et nouvelles, dont ils émanaient témoignait cependant de la fragmentation de l'autorité dès les premiers jours de Février. Les discours de personnalités politiques, leaders de la Douma et ministres du Gouvernement provisoire, dont Alexandre Kerenski,

étaient également abondamment cités ; ils offraient souvent une première interprétation des événements en cours. Enfin, une partie des publications recourait plus ou moins largement aux images (des dessins et quelques dizaines de photographies prises à Petrograd, dont celles qui continuent encore aujourd'hui d'illustrer toutes les publications consacrées à Février). Ces images, dont certaines étaient également reproduites sous forme de cartes postales, contribuaient à diffuser un récit de la révolution organisé autour d'un nombre limité d'acteurs, de lieux²³ et de gestes clés.

Le récit de Février : un mythe de l'unité nationale

Face à la multiplicité des supports et des voix qui offraient à entendre les premières histoires de Février, l'on pourrait s'attendre à une grande diversité de versions. Sans être exhaustive, notre étude révèle cependant plus d'éléments communs que de différences, ces dernières résidant plutôt dans les détails et les nuances. Ainsi, la chronologie des événements constituant la « Grande Révolution russe » connaissait quelques fluctuations : si beaucoup d'auteurs dataient le début de l'insurrection du 23 février, jour des premières manifestations importantes à Petrograd, d'autres le situaient au moment où, le 27 février, les troupes rejoignirent le mouvement. Plusieurs ouvrages évoquaient aussi, en tant que prologue, la date du 14 février, quand, à l'occasion de l'ouverture de la session parlementaire, une manifestation ouvrière eut lieu²⁴.

Certes, ces variations pouvaient s'avérer lourdes de conséquences, permettant notamment de mettre en avant tel ou

tel acteur de la révolution, à côté ou au détriment des autres : les ouvriers ou les troupes, les élites parlementaires ou les militants socialistes. Pour le moment cependant, ces potentialités d'interprétation restaient peu exploitées, les auteurs s'attachant à mettre en scène l'unité d'une nation solidaire dans son rejet de l'ancien régime. La dénonciation de la politique tsariste occupait une place centrale, permettant de justifier aussi bien la révolte en soi que son déroulement, bien plus violent qu'on n'aurait voulu le penser. Dans le droit-fil de l'interprétation présente déjà dans les premières déclarations du Comité provisoire et du Soviet de Petrograd ainsi que dans les discours de leurs leaders, le tsar en personne et son gouvernement étaient désignés comme les principaux responsables de la révolution, qu'ils avaient provoquée par leur politique inefficace et leur refus de partager le pouvoir²⁵. Face à un régime au mieux malade, au pire criminel et traître,

Et pour ceux qui doutaient encore de la pertinence d'une révolution en pleine guerre mondiale, un autre argument venait renforcer celui de l'incapacité du tsarisme à gouverner efficacement : la façon dont celui-ci avait réagi au mécontentement populaire, en accueillant par des balles le peuple qui lui demandait du pain. Pour mieux justifier la révolution, un récit soulignant le caractère perfide et sanglant de l'ancien régime se mettait en place autour de quelques images clés : policiers déguisés en soldats se livrant à des provocations afin de semer la discorde parmi les insurgés, violence gratuite et meurtrière contre les foules endimanchées sur la perspective Nevski le 26 février, désigné comme le « deuxième dimanche rouge » en référence au massacre du 9 janvier 1905, qui avait ouvert la voie à la première révolution russe. Dans les descriptions des ruses sanguinaires du régime, une place de choix revenait aux mitrailleuses que la police, grassement payée, aurait installées sur les toits et les clochers²⁷. Si leur existence n'est pas avérée²⁸, elles n'en constituent pas moins un élément incontournable de l'imaginaire de Février, preuve du caractère prémédité et impitoyable de la répression, mais aussi, plus généralement, de la nature abjecte du tsarisme, « ennemi pire que les Allemands », qui avait armé la police au détriment du front et utilisé les églises pour mieux viser ses sujets²⁹. Les mitrailleuses fournissaient par ailleurs à Février sa geste

[illegible]

Les scènes de leur arrestation et de leur convoiement à travers les rues de Petrograd (quand ils n'étaient pas lynchés sur place) peuplaient l'imagerie de Février, grâce notamment à leur reproduction en cartes postales sous forme de photos et de dessins, et à la diffusion de ces derniers dans la presse illustrée. Ces images y côtoyaient quelques autres sujets incontournables qui incarnaient le retournement que la révolution était en train d'opérer : libération de prisonniers politiques et arrestation de ministres

tsaristes, destruction de prisons, de postes de police et de leurs archives, avec

un fréquent recours au feu, interprété comme un acte de purification³⁰.

Vasilij Svarog, « Durant les journées révolutionnaires. Les soldats convoient des policiers travestis ». *Niva*, n° 13, 1^{er} avril 1917 © Bibliothèque de l'Institut d'études slaves.

Marqués par une violence qui n'était pas uniquement symbolique, ces épisodes étaient caractéristiques d'une tension permanente entre, d'une part, l'image d'une « révolution sans effusion de sang », chère à la rhétorique de Février, et, d'autre part, plus d'un millier de victimes à Petrograd, qui non seulement ne pouvaient être passées sous silence, mais dont la présence participait à la justification de la révolte et à la construction de son récit sacrificiel et héroïque, avec notamment l'organisation d'une très importante cérémonie de funérailles le 23 mars 1917. Cette contradiction renvoyait par ailleurs à une autre impasse narrative que nombre d'auteurs

des premiers récits s'évertuaient à contourner. En ces temps où Février était souvent vécu et décrit comme un printemps ou un mystère pascal, une résurrection de la nation russe³¹, l'idée d'une révolution spontanée, couronnée par une victoire rapide et facile, était bien diffuse. Tout en recourant aux métaphores du « miracle », de la « tempête » ou du « coup de vent »³², les auteurs prenaient néanmoins soin de souligner que le renversement avait été préparé par tout le cours de l'histoire nationale, depuis au moins la révolte des décembristes en 1825 ou l'abolition du servage en 1861 jusqu'à la première révolution russe en 1905³³. L'inscription de Février dans une

longue histoire du mouvement émancipateur servait à montrer que la liberté soudainement acquise était méritée et que la nation russe était suffisamment mûre pour en assumer la responsabilité. Elle permettait également de rappeler l'existence de ceux qui l'avaient préparée et qui pouvaient prétendre à une place dans le panthéon des héros morts ou parmi les leaders vivants.

Mais qui étaient les principaux protagonistes de Février ? Cette question allait être débattue durant les décennies suivantes. Au lendemain du renversement de la monarchie, cependant, un semblant d'équilibre se maintenait entre la représentation d'une révolution populaire, de rue, et celle d'une révolution politique, affaire des députés de la Douma et autres personnalités. La plupart des auteurs organisaient leur récit autour de ces deux univers, procédant à la juxtaposition de descriptions des actions qui, entre le 23 février et le 2 mars, s'étaient produites en parallèle sur deux scènes : dans les rues et les casernes de Petrograd, d'une part, au sein du palais de Tauride, siège de la Douma, d'autre part. Les deux composantes apparaissaient comme indispensables à la victoire et solidaires entre elles. Le soutien que le Parlement avait fini par apporter au mouvement populaire se présentait comme une réaction face à l'irresponsabilité du tsar et au sang que celui-ci avait fait couler dans les rues de la capitale³⁴. À l'inverse, la dissolution de la Douma, décidée par le tsar, était interprétée comme « un ultime défi lancé au peuple », poussant les troupes à se révolter et à affluer vers le palais de Tauride pour défendre le Parlement³⁵. La rencontre entre le peuple insurgé et les élites, qui prenait notamment la

forme d'un rituel improvisé de discours que les parlementaires multipliaient devant les foules convergeant vers le palais de Tauride, constituait alors l'un des moments forts du récit, servant à mettre en scène l'unité de la nation et à construire la légitimité de la révolution en tant qu'aboutissement à la fois d'un mouvement populaire spontané et d'un long mûrissement politique.

À la forte personnalisation de la composante politique de la révolution, qui s'exprima à travers une reproduction abondante de discours et d'images des membres du Comité provisoire de la Douma et du Gouvernement provisoire dans la presse, les ouvrages, les cartes postales et les affiches – avant d'aboutir à un véritable culte d'Alexandre Kerenski³⁶ –, correspondait l'anonymat de la révolution populaire. Celle-ci était un mouvement de rue par excellence, et l'image dominante était celle de foules urbaines dont les héros et les martyrs étaient de parfaits inconnus, au mieux identifiés par leur appartenance sociale (« un ouvrier », « un étudiant »).

Une catégorie se distinguait cependant. Il s'agissait des soldats et des cosaques qui, mobilisés par les autorités pour écraser la contestation, rejoignirent progressivement la révolution à partir du 26-27 février. Si leur revirement avait décidé du sort de la protestation, la présence de troupes dans les rues durant les journées précédentes fournit aux premières histoires de Février leur principale intrigue et une part importante de leurs gestes héroïques. Les soldats allaient-ils tirer sur leurs frères et leurs sœurs réclamant du pain ? Les cosaques allaient-ils remplir leur rôle habituel d'outil docile et féroce de la répression tsariste ? Un épisode figurait immanquablement dans

ces récits, incarnant l'unité de la nation par-delà les habits et les uniformes. Ses détails – lieu, date, acteurs – variaient, mais son cœur restait le même, mettant en scène les troupes (souvent des cosaques) qui prenaient spontanément la défense du peuple contre la violence policière³⁷.

Reconnu de tous au lendemain des « journées de Février », le rôle joué par les soldats dans le triomphe de la révolution permit à certains d'entre eux d'échapper à l'anonymat et d'accéder au statut d'acteurs dont le témoignage était recherché. Ainsi, dès la reprise de sa parution, le 5 mars, la *Pravda* s'adressait « aux députés soldats » en les invitant à lui envoyer « des renseignements, des récits, des descriptions d'événements

dont [ils avaient] été témoins » afin de « conserver à jamais dans la mémoire du peuple ce qui a été accompli durant ces grands jours par les ouvriers et les paysans portant les capotes grises de soldats ». Le cas le plus connu était celui du régiment Volynski, célébré pour avoir initié le passage de troupes du côté de la révolution. Le récit de ses soldats et sous-officiers, rédigé à la première personne et présenté comme une œuvre collective, fit l'objet d'une publication spéciale³⁸. Au même moment, les cartes postales, la presse et les ouvrages illustrés multipliaient les portraits collectifs et individuels des héros du régiment Volynski, dont celui du sous-officier T. Kirpičnikov, qui avait été à l'origine de la mutinerie.

Leonid Petuhov, « Le régiment Volynski, le premier à avoir arboré le drapeau de la révolution ! » Carte postale, 1917 © Presidential Library of Russia.

Les hommes en uniforme réintégrés au sein de la nation, les élites agissant de concert avec les masses : à ses débuts, la révolution de Février cherchait par-dessus tout l'unité de la nation, seule capable de garantir la survie du pays. Si l'état d'euphorie et d'élan, décrit par tant de témoins et désormais bien connu des historiens, n'a souvent pas duré plus de quelques semaines, cédant vite la place à la montée de tensions et d'inquiétudes, les histoires de Février écrites et publiées à chaud continuèrent d'offrir des récits qui se voulaient consensuels et édifiants. Sans nécessairement les cacher, ils cherchaient à contourner les impasses, à déminer les points explosifs, à fournir des explications et à tirer des leçons. Minimisées, les violences révolutionnaires trouvaient leur justification dans la turpitude de l'ancien régime ; l'écart

entre les révolutions politique et populaire disparaissait derrière les scènes touchantes de foules affluant vers le palais de Tauride ; le caractère inattendu – et non souhaité pour certains – de ce bouleversement s'estompait au profit de son inscription dans le cours « naturel » de l'histoire nationale. Surtout, il s'agissait de raconter un épisode clos, situé dans le passé, ayant un début et une fin bien identifiés.

La suite allait montrer que la révolution russe était loin d'être terminée. À l'instar du Gouvernement provisoire renversé à Petrograd par quelques milliers d'hommes armés, le mythe de Février, si vite né, n'allait pas résister longtemps face à Octobre, qui devait l'éclipser pour s'affirmer comme seul véritable tournant, point de rupture ouvrant une ère nouvelle à l'échelle mondiale.

Notes

- 1 Frederick C. CORNEY, *Telling October. Memory and the making of the Bolshevik Revolution*, Ithaca, Cornell University Press, 2004 ; James VON GELDERN, *Bolshevik festivals, 1917-1920*, Berkeley, University of California Press, 1993 ; Marc FERRO, *L'Occident devant la révolution soviétique. L'histoire et ses mythes*, Bruxelles, Complexe, 1991 ; Carole AJAM, Alain BLUM, Sophie CŒURÉ, Sabine DULLIN (dir.), *Et 1917 devient Révolution...*, Seuil, 2017 ; Éric AUNOBLE, *La Révolution russe, une histoire française. Lectures et représentations depuis 1917*, La Fabrique, 2016 ; Jean-François FAYET, Valérie GORIN, Gianni HAVER, Emilia KOUSTOVA (dir.), *Le Spectacle de la Révolution. La culture visuelle des commémorations d'Octobre*, Lausanne, Antipodes, 2017.
- 2 La littérature consacrée à l'histoire de 1917 est immense, je me limiterai ici à évoquer quelques ouvrages fondamentaux en français : Marc FERRO, *La Révolution de 1917*, A. Michel, 1997 ; Orlando FIGES, *La Révolution russe*, trad.

de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Gallimard, 2009 ; Alexandre SUMPF, *1917, la Russie et les Russes en révolutions*, Perrin, 2017 ; Nicolas WERTH, *Les Révolutions russes*, PUF, 2017.

- 3 Toutes les dates antérieures à la réforme calendaire de janvier 1918 sont données d'après le calendrier julien, alors en usage en Russie, qui accusait un retard de treize jours par rapport au calendrier grégorien.
- 4 *Ulro Rossii*, 3 mars 1917.
- 5 Benjamin GUICHARD, « Les usages révolutionnaires de la liberté de la presse : condamnations et justifications de la censure dans la Russie de 1917 », *Siècles*, n° 27, 2008, p. 49-61 ; Boris KOLONITSKII [Kolonickij], « The press and the revolution », dans Edward ACTON, Vladimir Iu. CHERNIAEV, William G. ROSENBERG (dir.), *Critical Companion to the Russian Revolution, 1914-1921*, Bloomington, Indiana University Press, 1997, p. 381-390.

- 6 Patrick CHAMPAGNE, « L'événement comme enjeu », *Réseaux. Communication – Technologie – Société*, n° 100, 2000, p. 403-426.
- 7 Boris KOLONICKIJ, *Simvoly vlasti i bor'ba za vlast' : k izučeniju političeskoj kul'tury rossijskoj revoljucii 1917 goda* [Symboles du pouvoir et lutte pour le pouvoir : pour une étude de la culture politique de la Révolution russe de 1917], Saint-Pétersbourg, D. Bulanin, 2001, p. 38.
- 8 Voir par exemple le récit détaillé du déroulement de Février à Saratov, qui évoque la censure des informations venues de Petrograd : Donald J. RALEIGH, *Revolution on the Volga. 1917 in Saratov*, Ithaca, Cornell University Press, 1986, chap. 2.
- 9 Pascale GOETSCHÉL, Christophe GRANGER, « Faire l'événement, un enjeu des sociétés contemporaines », *Sociétés & Représentations*, n° 32, 2011, p. 14.
- 10 Les magazines satiriques ont récemment fait objet d'une étude détaillée d'Oxana IGNATENKO-DESANLIS : *L'Image de la Révolution russe dans la presse satirique russe de 1917*, thèse de doctorat, INHA / Université Paris-I, 2015. Voir aussi une reproduction commentée d'un des magazines : Vadim GUSEJNOV, Vladimir BULDAKOV (dir.), *BIČ 1917 : sobytija goda v satire sovremennikov* [« Le fouet » 1917 : les événements de 1917 dans la satire contemporaine], Moscou, Boslen, 2017.
- 11 Grigorij URJUPINSKIJ, « V te velikie dni » [Ces journées mémorables], *Lukomor'e*, n° 9-11, 1917, p. 5-12.
- 12 Une première recherche non exhaustive a permis d'en répertorier pas moins de quarante.
- 13 Viktor ČERNOV, *Revoljucionnye dni v Petrograde (Faktičeskij otčet po materialam russkih gazet)* [Les journées révolutionnaires à Petrograd (Compte rendu factuel d'après la presse russe)], Londres, 1917.
- 14 Èmilija PIMENOVA, *Dni velikogo perevorota v Rossii : očerki Velikoj russkoj revoljucii : s illustracijami* [Les journées du grand retournement en Russie : aperçu illustré de la Grande Révolution russe], Petrograd, Blago, 1917.
- 15 Boris KOLONITSKIJ [Kolonickij], « The press and the revolution », *art. cit.*, p. 382-383.
- 16 Tatjana BOGDANOVIČ, *Velikie dni revoljucii. 23 fevralja - 12 marta 1917 g.* [Les grandes journées de la Révolution, 23 février - 12 mars 1917], Petrograd, Izdanie VKGD, 1917.
- 17 Sur les « politiques de la persuasion » et la pédagogie politique au lendemain de Février, voir notamment Orlando FIGES, « The Russian Revolution of 1917 and Its Language in the Village », *Russian Review*, vol. 56, n° 3, 1997, p. 323-345 ; Sarah BADCOCK, « Talking to the People and Shaping Revolution. The Drive for Enlightenment in Revolutionary Russia », *Russian Review*, vol. 65, n° 4, 2006, p. 617-636.
- 18 *Revoljucija v Petrograde* [La révolution à Petrograd], Petrograd, Revoljucionnaja biblioteka, 1917.
- 19 Sergej DMITRIEV, « Kommentarii » [Commentaires], dans Vladimir KOROLENKO, *Byla by živa Rossija ! Neizvestnaja publicistika 1917-1921* [Pourvu que la Russie reste en vie ! Écrits journalistiques inconnus, 1917-1921], Moscou, Agraf, 2002, p. 334-335.
- 20 *Velikaja russkaja revoljucija v očerkah i kartinkah* [La Grande Révolution russe. Essais et images], Moscou, Tov-vo N. V. Vasil'eva, 1917.
- 21 Ainsi, plusieurs articles du journal *Ulro Rossii* furent reproduits dans *Dni revoljucii. Pamjatka narodu* [Les journées révolutionnaires. Aide-mémoire pour le peuple], Moscou, 1917, tandis que l'un des premiers récits publiés de Février se base explicitement sur la presse : Viktor ČERNOV, *op. cit.*
- 22 Il s'agissait du reportage « Les dernières heures du règne. Nicolas II avant l'abdication », publié le 5 mars. Contesté, mais défendu par la rédaction (voir l'article « Mais qui a proposé d'ouvrir le front de Minsk ? », *Ulro Rossii*, 10 mars 1917), il fut repris dans des ouvrages tels que *Dni revoljucii...*, *op. cit.*, p. 20-23 ; *Kak soveršilas' Velikaja russkaja revoljucija. Podrobnoe opisanie istoričeskikh sobytij za period vremeni s 23 fevralja po 4 marta 1917 g.* [Comment s'est déroulée la Grande Révolution russe. Description détaillée des événements historiques du 23 février au 4 mars 1917], Petrograd, Narodopravnaia Rossija, p. 81.
- 23 Sur la topographie symbolique de Février, voir Emilia Koustova, « Le palais de Tauride, berceau de la révolution russe », *Revue russe*, n° 49, 2017, p. 29-43.

- 24 *Velikaja rossijskaja revoljucija 1917 g. Illustrirovannoe izdanie* [La Grande Révolution russe de 1917. Édition illustrée], Petrograd, Severnaja zarja, 1917 ; *Hronologičeskie zametki russkoj revoljucii* [Les notes chronologiques de la révolution russe], Petrograd, Izdatel'stvo M. A. Jasnogo, 1917.
- 25 Tatjana BOGDANOVIČ, *op. cit.*, p. 4-6 ; *Revoljucija v Petrograde...*, *op. cit.*, p. 3.
- 26 Vladimir KOROLENKO, « Padenie carskoj vlasti (Reč' prostym ljudjam o sobytjah v Rossii) » [La chute du pouvoir tsariste (Récit des événements en Russie, adressé au peuple)], dans *id.*, *op. cit.*, p. 87.
- 27 « Hod sobytij » [Le cours des événements], *Pravda*, 8 mars 1917 ; *Russkie vedomosti*, 2 mars 1917 ; *Kak russkij narod zavoeval svobodu : obzor revoljucionnyh sobytij* [Comment le peuple russe a conquis la liberté : aperçu des événements révolutionnaires], Petrograd, Tipografija S. Samojlova, 1917, p. 6-7 ; Vladimir KOROLENKO, *op. cit.*, p. 87-88 ; *Revoljucija v Petrograde...*, *op. cit.*, p. 10, 11, 14 ; *Velikaja rossijskaja revoljucija 1917...*, *op. cit.*, p. 7.
- 28 Vladislav AKSENOV, « Revoljucija i nasilie v voobraženii sovremennikov : sluhi i èmocii "medovogo mesjaca" 1917 g. » [La révolution et la violence dans l'imaginaire des contemporains : les rumeurs et les émotions durant la « lune de miel » de 1917], *Rossijskaja istorija*, n° 2, 2017, p. 17-32 ; Andrej RUMJANCEV, « Policejskie pulemety v fevrale 1917 goda : mif ili real'nost' ? » [« Les mitrailleuses de la police » en février 1917 : mythe ou réalité ?], dans *Revoljucija 1917 goda v Rossii : novye podhody i vzgljady*, Saint-Petersbourg, 2015, p. 38-54.
- 29 Ivan DAINSKIJ, *Kak proizošla russkaja revoljucija* [Comment s'est déroulée la révolution russe], Moscou, D. Ja. Makovskij, 1917, p. 5 ; *Kak soveršilsja velikij perevorot* [Comment s'est déroulé le grand renversement], Moscou, 1917, p. 10 ; Èmilija PIMENOVA, *op. cit.*, p. 12, 19-20 ; Grigorij URJUPINSKIJ, *art. cit.*, p. 10.
- 30 *Revoljucija v Petrograde...*, *op. cit.*, p. 21 ; *Ulro Rossii*, 5 mars 1917.
- 31 Boris KOLONICKIJ, *Simvolj...*, *op. cit.*, p. 56-79.
- 32 *Kak soveršilsja velikij perevorot...*, *op. cit.*, p. 28 ; Èmilija PIMENOVA, *op. cit.*, p. 5 ; Ivan DAINSKIJ, *op. cit.*, p. 3.
- 33 Voir par exemple les images relatives aux mouvements révolutionnaires du passé dans *Vojna i revoljucija : al'bom tekuščih sobytij. 1914-1917 gg.* [La guerre et la révolution : album des événements en cours. 1914-1917], Petrograd, 1917.
- 34 *Kak russkij narod zavoeval svobodu...*, *op. cit.*, p. 7, 11, 18.
- 35 *Velikaja rossijskaja revoljucija 1917...*, *op. cit.*, p. 8 ; Ivan DAINSKIJ, *op. cit.*, p. 8 ; *Revoljucija v Petrograde...*, *op. cit.*, p. 5.
- 36 Boris KOLONICKIJ, *Tovarišč Kerenskij : antimonarchičeskaja revoljucija i formirovanie kul'ta "voždja naroda" : mart -ijun' 1917 goda* [Camarade Kerenski : réaction antimonarchique et naissance du culte du « guide du peuple » : mars-juin 1917], Moscou, NLO, 2017.
- 37 Un tel épisode a réellement eu lieu le 25 février place Znamenskaja (Marc FERRO, *La Révolution...*, *op. cit.*, p. 67). Les publications de l'époque le situent cependant à des endroits différents, tantôt le 24, tantôt le 25 février : *Kak soveršilas'...*, *op. cit.*, p. 24 ; *Dni revoljucii...*, *op. cit.*, p. 12 ; Èmilija PIMENOVA, *op. cit.*, p. 13-14 ; *Revoljucija v Petrograde...*, *op. cit.*, p. 13 ; *Pravda*, 5 mars 1917 ; Grigorij URJUPINSKIJ, *art. cit.*, p. 8 ; *Velikaja rossijskaja revoljucija 1917...*, *op. cit.*, p. 6.
- 38 *Kak načalas' revoljucija 1917 goda ? Očerk, napisannyj soldatami Učebnoj komandy Volynskogo polka* [Comment a commencé la révolution de 1917. Essai rédigé par les soldats du régiment Volynski], Petrograd, 1917.